



## Annie Ernaux dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale



**« J'ai retrouvé quelque chose de moi dans vos livres ».**

JÉRÔME COLIN : Bonjour.

ANNIE ERNAUX : Bonjour.

JÉRÔME COLIN : Vous allez bien ?

ANNIE ERNAUX : Oui.

JÉRÔME COLIN : On y va ?

ANNIE ERNAUX : Conduisez-moi à la Gare du Midi.

JÉRÔME COLIN : Très bien, ça je sais où c'est. C'est parti. Vous allez bien ?

ANNIE ERNAUX : Oui ça va, il fait très beau, je suis ravie.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai. Ça a été un bon week-end bruxellois ?

ANNIE ERNAUX : Oui. Premièrement j'aime énormément Bruxelles, j'y suis venue plusieurs fois. C'était une très belle soirée hier, une rencontre avec le public.

JÉRÔME COLIN : Quel est le truc que les gens vous disent le plus souvent sur vos livres ?

ANNIE ERNAUX : La chose qu'ils me disent souvent et qui me fait le plus plaisir, qui justifie sans doute le fait d'écrire, c'est « j'ai retrouvé quelque chose de moi dans vos livres ». Voilà. « Je m'y retrouve », c'est ça, c'est donc une



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Annie Ernaux sur La Deux

forme d'utilité du livre. Je n'ai pas l'impression d'avoir écrit pour rien. Même si quand j'écris je ne pense jamais à un lecteur précis. Ce que je recherche c'est simplement de dire ce qu'il y a de plus juste, de plus vrai par rapport à ce que je ressens, j'ai ressenti, les mots pour le dire.

JÉRÔME COLIN : Ce que vous dites aux gens en fait, et ce qu'ils vous disent, c'est « nous ne sommes pas seuls ».

ANNIE ERNAUX : Oui c'est ça, et c'est ce sentiment d'ailleurs qui étonne souvent les gens, parce que je crois qu'ils sont habitués quelques fois à lire en se disant bon je vais lire une belle histoire, ou je vais lire une histoire qui va m'intéresser, mais au fond je vais m'évader, c'est un terme que souvent les gens reprennent, et là ils sont finalement très étonnés de se dire mais en fait on parle de moi, on parle de nous. Donc c'est ça, ils ne se sentent plus seuls, c'est vraiment une sorte de solitude qui se trouve entamée, brisée même dans certains cas.

**J'ai évidemment un thème qui est souvent revenu, c'est la honte, la honte sociale...**

JÉRÔME COLIN : Pour les gens qui ne vous connaîtraient pas il faut quand même expliquer qui vous êtes. Vous dites quoi ? C'est quoi votre parcours ? Vous savez le résumer en quelques phrases...

ANNIE ERNAUX : Alors le parcours c'est, tout de même une chose qui est très importante c'est que je suis née dans un milieu très populaire, dans les années 40, et grâce à l'école je suis passée au moins dans un monde où on sait parler, où on s'intéresse aux arts, à la littérature. Je suis devenue professeur mais il y avait quelque chose évidemment qui était pour moi très important qui était de dire, de parler de ce passage entre deux mondes et de dire aussi ce monde d'où je viens. J'ai écrit... j'ai commencé d'écrire assez jeune, à 22 ans, je me suis arrêtée pendant...

JÉRÔME COLIN : Une dizaine d'années.

ANNIE ERNAUX : Une dizaine d'années à peu près, voilà, et j'ai recommencé d'écrire et là j'ai mon premier livre qui a été publié...

JÉRÔME COLIN : En 1974.

ANNIE ERNAUX : Voilà.

JÉRÔME COLIN : « Les armoires vides ».

ANNIE ERNAUX : « Les armoires vides ». Ce livre a été tout de suite remarqué, important, et depuis je n'ai pas cessé d'écrire. Alors les thèmes... je ne suis pas restée sur cette déchirure sociale, cette déchirure entre deux mondes, ce passage entre deux mondes, j'ai évidemment un thème qui est souvent revenu, c'est la honte, la honte sociale, et puis aussi évidemment la condition des femmes qui a toujours été pour moi un questionnement.

JÉRÔME COLIN : Vous dites le plus important c'est que je viens d'un milieu modeste et vous êtes ce qu'on appelle un transfuge de classe. Mais il y a aussi le fait d'être une femme qui est primordial dans ce que vous écrivez depuis maintenant 40 ans.

ANNIE ERNAUX : Voilà, parce que ce sont deux données si vous voulez qui sont problématiques finalement pour moi. Une c'est assez clair, c'est partagé par les hommes et les femmes, être transfuge de classe, mais en plus d'être une femme, d'avoir été confrontée à des problèmes spécifiquement de femmes. Que ce soit justement quelque chose qui ne peut concerner que les femmes, qui était l'avortement, et puis évidemment le rapport qu'on peut avoir avec les hommes et avec une forme de domination masculine.

JÉRÔME COLIN : L'avortement dont vous avez fait un livre.

ANNIE ERNAUX : Oui, qui s'appelle « L'événement ».

JÉRÔME COLIN : « L'événement », qui est un livre incroyable.

ANNIE ERNAUX : Qui d'ailleurs va être repris à la Comédie Française au mois d'avril. Parce que c'est un thème qui malheureusement redevient profondément d'actualité, parce qu'il y a des gens qui décident de ce qui est bien, de ce qui n'est pas bien pour les femmes et qui ont décidé que la liberté de reproduction ça ne pouvait pas exister. Tout un acquis de ces 60 ou 50 dernières années.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Annie Ernaux sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Quand on vous lit il y a un côté extrêmement analytique de votre vie, chirurgical pratiquement, je me rappelle, j'ai lu beaucoup de vos livres, et je me souviens où même vous me dites, moi qui suis en train de lire, là je ne peux pas exactement vous expliquer cette scène parce que je ne m'en souviens pas. Donc vous faites une espèce d'aveu d'honnêteté envers moi. Ça c'est votre écriture, mais est-ce que c'est l'œuvre d'une femme en colère ?

ANNIE ERNAUX : En fait, au début, dans mes premiers livres je suis effectivement... dans mes trois premiers livres je suis dans une forme de colère qui s'exprime d'ailleurs dans l'écriture, et puis lorsque je passe à vouloir écrire la vie de mon père, qui sera un livre, « La Place » ...

JÉRÔME COLIN : Un livre très important.

ANNIE ERNAUX : Qui a été très important pour moi dans mon parcours aussi, de passer à quelqu'un d'autre que moi-même, et à ce moment-là je suis passée, je veux dire de ne pas exprimer cette colère, qu'elle ne soit pas dans les mots, qu'elle soit avant les mots en quelque sorte, que les mots la contiennent mais sans la surexposer. Parce que je pense d'en faire trop, d'être trop expressif en écrivant, je trouve qu'au fond ça fait tout le travail du lecteur, c'est lui donner en quelque sorte une signification et voilà je préfère donner les faits bruts, sans interprétation.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi après avoir effectivement parler uniquement de votre expérience pendant quelques livres vous avez écrit « La Place » ? Qui est un livre effectivement sur votre père.

ANNIE ERNAUX : Je pense que c'était effectivement peut-être pour moi le lieu du conflit le plus important entre deux mondes, parce que mon père était vraiment resté volontairement dans son monde paysan, il n'incarnait pas du tout comme ma mère le désir, comme elle disait, le désir de s'élever. Ma mère était toujours prompte à admirer les gens savants etc... et mon père était dans sa culture ouvrière et paysanne. Et c'est vrai que le conflit avec lui à l'adolescence a été beaucoup plus violent qu'avec ma mère, avec qui j'avais une complicité de femme à femme au fond, alors qu'avec mon père, qui était au demeurant un homme tout à fait gentil, qui m'adorait. Donc je pense qu'il y a dans l'écriture de « La Place », une part de culpabilité bien sûr...

JÉRÔME COLIN : Vous vous êtes brouillée avec lui ?

ANNIE ERNAUX : Jamais. Mais en fait quelques fois je lui faisais des reproches, pour sa façon de manger, de parler, parce qu'il regardait plus que ma mère... ma mère ne disait pas par exemple, comme faisait beaucoup de paysans en France, dire j'étions à la place de nous étions. C'est un exemple, et donc je le reprenais. Je le reprenais, m'adjugeant le droit depuis la bonne élève que je pouvais être à l'époque, je m'autorisais le droit de faire ça. Lui acceptait jusqu'à un certain moment où il s'énervait et il disait bon toi parle bien mais moi j'ai pas besoin. Là ça me choquait énormément. Vous savez l'enfance et l'adolescence sont très refermées, on vit refermé sur soi-même, on ne pense beaucoup qu'à soi. La vie vaut... voilà une phrase qui me revient de ce premier monde : la vie te dressera.

ANNIE ERNAUX : Sans que ce soit la vie, c'est l'expérience et aussi l'ouverture au monde. Et il est vrai que par exemple devenir enseignante a été aussi une ouverture pour moi, de me rendre compte aussi des différents... si vous voulez l'oubli que j'avais fait sur mon enfance et sur mon adolescence, sur ce premier monde, social, il m'est revenu en pleine figure en ayant des élèves qui étaient justement eux aussi, à 25 ans ou 30 ans de distance, issus de ce premier monde.

### **Ma mère avait effectivement des habitudes d'ouvrières !**

JÉRÔME COLIN : Vous parlez de votre père mais dans la famille Duchesne, c'est votre nom de naissance...

ANNIE ERNAUX : Oui, Duchesne, puisque vous savez depuis mon dernier livre que mon patronyme c'est Duchesne.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Annie Ernaux sur La Deux

JÉRÔME COLIN : La maman c'était un sacré morceau quand même, parce que vous parlez de votre papa qui était extrêmement attaché à son statut d'ouvrier, de paysan, dans le premier monde comme vous l'appellez, votre maman était progressiste, féministe, très catholique et en même temps ça avait l'air d'une femme très dure.

ANNIE ERNAUX : C'était une femme très dure. C'est une femme qui avait, je pense, qui avait lutté, qui avait été ouvrière et avait subi des critiques notamment de la part de sa belle-famille. Quand elle a épousé mon père on la traitait de fille d'usine parce que ses belles-sœurs avaient été placées dans des maisons bourgeoises et donc elles avaient pris des manières et elles se croyaient.... parce qu'elles étaient en fait des servantes dans des belles maisons elles avaient pris la pensée de leurs patrons et ma mère avait effectivement des habitudes d'ouvrières, elle se maquillait trop, et elle avait, je pense en tant qu'ouvrière elle avait dû se défendre aussi beaucoup, c'était un milieu mixte, hors à l'époque, début des années 20, 30, les milieux mixtes c'était juste l'usine. Il y avait une séparation infiniment... Et elle effectivement elle sortait « en cheveux » comme on disait, c'est-à-dire sans chapeau. Elle avait je pense un orgueil à vif et en même temps c'est une femme qui adorait lire. Elle lisait énormément. Elle avait toujours aimé lire. Donc elle parlait bien. Elle parlait beaucoup mieux que mon père. Et elle avait le désir effectivement de s'élever. C'était une femme autoritaire. Une femme très dure. Alors oui j'ai reçu des volées de claques étant enfant, vraiment pour la moindre peccadille et en même temps elle était débordante d'affection. Parce que c'est une époque où la fessée n'était pas du tout interdite mais ce n'était pas des fessées, les fessées c'était chez elle... la main partait sur la figure. C'était la claque. La claque au visage qui est très humiliante.

JÉRÔME COLIN : C'est quand même terrible d'être capable de claques et d'énormément d'affection en même temps.

ANNIE ERNAUX : Oui, mais moi j'ai vécu assez bien ça dans le milieu de mon enfance.

JÉRÔME COLIN : Mais vous ne jugez pas.

ANNIE ERNAUX : Non je ne juge pas parce que de toute façon qu'est-ce que je pourrais... C'est une question d'époque et de milieu social.

JÉRÔME COLIN : Mais vous racontez par contre.

ANNIE ERNAUX : Ben oui.

JÉRÔME COLIN : Et c'est quoi la différence entre juger et raconter ? Parce que raconter doit avoir une utilité.

ANNIE ERNAUX : Oui, c'est simplement de dire voilà à cette époque c'était comme ça. Et je ne juge pas parce que lorsque je subissais ce genre de choses, c'est-à-dire les claques, je ne m'insurgeais pas, moi, à cette époque-là. C'est plus tard que je me suis insurgée. Mais au départ ça faisait partie de la normalité. Et c'est de faire comprendre un peu ça. Vous savez j'essaie d'avoir une position à la fois historique et sociologique dans la façon de raconter. Et ne pas être enfermée dans la subjectivité et le présent. C'est-à-dire que ce n'est pas parce qu'en 2015, 16, je juge tout à fait étonnant que je ne me sois pas révoltée que je vais maintenant le faire dans un livre. Non. J'essaie toujours de mettre en perspective les choses.

**Dans ce taxi vous avez un bocal de bonbons et je trouve ça génial... ça me rappelle beaucoup l'épicerie de ma mère.**

JEROME SORT DU TAXI

JÉRÔME COLIN : Vous aimez les chocolats ?

ANNIE ERNAUX : J'adore !

JÉRÔME COLIN : Super, tenez, c'est pour vous.

ANNIE ERNAUX : Merci, c'est super.

JÉRÔME COLIN : Vous verrez c'est délicieux.

ANNIE ERNAUX : Merci. J'étais en train de regarder, dans ce taxi vous avez un bocal de bonbons et je trouve ça génial parce que ça me rappelle beaucoup l'épicerie de ma mère. Il y avait beaucoup de bonbons.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Annie Ernaux sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Voilà, il y avait un magasin.

ANNIE ERNAUX : Oui bien sûr, une épicerie. C'était une toute petite épicerie, de l'époque, c'est-à-dire sans frigo, avec de la moutarde dans des grands pots, et des bocaux de bonbons, avec des bonbons qu'on trouve encore maintenant bien sûr. Mais aussi des bonbons qu'on ne trouve plus. Il y avait des malabars... C'était un lieu très convivial, parce que les clientes c'était des clientes du quartier qui venaient pour n'acheter qu'une chose et qui revenait une heure après, qui avaient oublié, et elles venaient en blouse et en chaussons quelques fois. C'était une petite épicerie au fond d'une petite ville.

JÉRÔME COLIN : Yvetot.

ANNIE ERNAUX : Yvetot. En Normandie. Dans le Pays de Caux très exactement. C'est même le pays de Maupassant. J'aimais beaucoup l'épicerie. Alors que je n'aimais pas du tout le café parce qu'il y avait un café d'habités et aussi d'hommes qui étaient souvent souls. Voilà, j'ai appris à me méfier des hommes...

### **Pour ma mère aussi, l'homme c'était le diable !**

JÉRÔME COLIN : Alors ça les hommes c'est une des grandes... parce qu'effectivement si le centre de votre écriture c'est le transfuge social et le fait d'être une femme, c'est sûr qu'une des grandes questions c'est bien sûr les hommes. Alors votre mère était assez catégorique sur la question hein.

ANNIE ERNAUX : Ah oui, c'était pas d'homme du tout.

JÉRÔME COLIN : C'était pas d'homme du tout. Pour quelle raison ?

ANNIE ERNAUX : Pas d'homme du tout, c'est simple, c'est que question quand même d'époque, c'est-à-dire qu'un homme, enfin un garçon, fréquenter un garçon c'était se mettre en danger d'être enceinte. Voilà, c'est clair. Donc être enceinte et se marier au fond avec le gars avec qui on aura eu une aventure qu'on n'a pas forcément voulue, et donc la vie était finie. Donc la vie d'une femme pour elle, une fille qui se marie à 18 ans parce qu'elle attend un enfant c'était le pire qu'elle pouvait imaginer. Parce que très vite j'ai été une très bonne élève, et elle voyait, en quelques sortes, à chaque année je construisais un avenir, et c'était la fin de l'avenir. Elle s'était mariée sans être enceinte, et il est tout à fait certain qu'elle avait conservé jusqu'au bout sa virginité, alors qu'il y avait quand même beaucoup de filles qui... C'est en lisant le livre « La bâtarde » de Violette Leduc, il n'y a pas tellement d'années, il y a quelques années seulement, j'ai retrouvé effectivement cette phrase qui était celle de ma mère, enfin que j'aurais pu appliquer à ma mère, c'est que pour elle, pour la mère de Violette Leduc les hommes c'était le diable. Ben oui, pour ma mère aussi, l'homme c'était le diable.

JÉRÔME COLIN : Mais pas pour Annie. Parce que Annie quand elle a 16, 17, elle écrit des journaux intimes, que votre mère va trouver d'ailleurs et ça ne va pas lui plaire du tout j'imagine...

ANNIE ERNAUX : C'est-à-dire qu'elle le trouvera quand je vais me marier. J'ai l'imprudence de laisser mon journal intime dans la maison de mes parents, mon père est décédé, mais ma mère donc... de le laisser, alors imaginant que bon ben quand elle va déménager, venir vivre avec nous, elle me rapportera ce journal. Eh ben pas du tout, elle m'a rapporté tous mes carnets scolaires depuis la 6<sup>ème</sup>, elle m'a rapporté les livres scolaires que j'avais abandonnés aussi, l'algèbre, la géométrie, et du journal, point ! Rien du tout. Elle a détruit le journal et évidemment je ne lui en ai même pas parlé sachant les raisons pour lesquelles elle l'avait détruit. C'est-à-dire que dans ce journal il y avait des choses évidemment qui la choquaient énormément et donc elle l'avait détruit en disant il ne faudrait pas que ça tombe...

JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce qui l'a choquée dans le journal ? Votre vie intime.

ANNIE ERNAUX : C'est sûr que c'est ma vie intime, on peut dire sexuelle. C'est ça. Alors j'appartiens à une autre génération que ma mère et d'autre part je suis dans cette époque des années 50 et 60 où, même avant 68, où il y a... ce désir de liberté et en même temps il y a toujours ce blocage de la société d'une manière générale, cette absence de contraception...



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Annie Ernaux sur La Deux

## **C'est lui le maître de son corps à elle !**

JÉRÔME COLIN : Est-ce que la première séparation avec le premier monde, comme vous le dites, c'est que Annie, vous, vous vous donnez le droit de désirer beaucoup plus que ce que votre mère vous permet de faire ? Est-ce que c'est ça la première échappatoire ?

ANNIE ERNAUX : Alors c'est d'échapper à ma mère effectivement. C'est certain que là c'est en fait... c'est le dernier livre, c'est « Mémoire de fille ». Puisqu'à ce moment-là pour la première fois je quitte mes parents...

JÉRÔME COLIN : Pour aller dans une colonie.

ANNIE ERNAUX : Une colonie pas en tant que...

JÉRÔME COLIN : Qu'élève, mais en tant qu'organisatrice.

ANNIE ERNAUX : En tant que monitrice de colonie de vacances. Alors il y a eu quelque chose de fou effectivement, que je raconte, c'est que ma mère veut me conduire à la colonie comme si j'étais au fond une élève de la colonie, enfin une petite fille, alors que je vais avoir 18 ans, mais elle a tellement peur, et vous voyez contre quoi en quelques sortes je me raidis, je me révolte, et je suis très contente de la quitter. Mais là je suis dans une liberté dont je n'ai pas l'usage. Et je suis dans une liberté avec des désirs qui sont évidemment des désirs d'un grand amour, rencontrer un garçon, et je sais que c'est une colonie mixte, vous imaginez, c'est extraordinaire, il y aura des moniteurs ! Dans cette époque où justement la mixité est très rare. Il y a des Lycées de filles en France, des Lycées de garçons, c'est séparé, ça mettra 10 ans avant d'être des Lycées mixtes.

JÉRÔME COLIN : Donc c'est un moment qui est supposé être un moment de grâce et dans « Mémoire de fille » vous expliquez que vous allez tomber pour un garçon qui s'appelle H, si ma mémoire est bonne.

ANNIE ERNAUX : Oui, ça se passe en fait d'une manière extrêmement brutale...

JÉRÔME COLIN : Très brutale.

ANNIE ERNAUX : Très brutale et très violente, et alors, au fond c'est pas ça la question... les mauvaises expériences, premières, avec un garçon ça n'a rien si vous voulez ni de condamnable, ni même qui puisse, comment expliquer, laisser un mauvais souvenir et puis c'est tout, mais c'est pire parce que c'est de se poser la question du consentement. Pourquoi j'ai consenti à ce qu'au fond je ne voulais pas. Ce que je ne voulais pas, consentir à une brutalité, ou consentir...

JÉRÔME COLIN : Et pendant toute cette scène, pour les gens qui ne l'ont pas lu, pendant toute cette scène, la scène est brutale sexuellement, pour une jeune fille qui découvre la sexualité, alors que lui a déjà des armes, et pendant toute cette scène jamais vous n'allez utiliser le mot de viol, jamais, mais surtout vous allez toujours vous juger et dire j'ai été inconséquente, j'ai été ceci, j'ai été cela, et en fait j'étais consentante.

ANNIE ERNAUX : Oui. C'est-à-dire...

JÉRÔME COLIN : Mais pourquoi tant de culpabilité ? Et pourquoi ne pas pouvoir dire l'autre peut être potentiellement mauvais, pourquoi c'est toujours vous ?

ANNIE ERNAUX : Non je ne dis pas que c'est moi, je dis qu'au fond c'est la stupeur, c'est-à-dire qu'à partir d'un moment, et c'est au fond pourquoi au début je parle de la volonté de l'autre, c'est-à-dire que lui il a toujours un temps d'avance, c'est lui qui décide, c'est lui qui dit déshabille-toi, et que j'emploie le ELLE et non pas le JE, parce que c'est la fille de 18 ans, elle ne connaît pas la suite, et elle obéit, et c'est cette obéissance à une sorte de volonté plus forte comme si c'était lui qui prenait... enfin c'est lui le maître ! C'est lui le maître de la situation. C'est lui le maître de son corps à elle. Et donc je ne crois pas que j'emploie le mot de consentement, j'essaie de montrer qu'en fait oui, à chaque fois je me pose la question, pourquoi elle ne sort pas de la chambre, elle ne dit pas écoute c'est fini, arrête, non, elle ne le fait pas. Et je ne sais pas pourquoi je n'ai pas fait ça.

JÉRÔME COLIN : Et ce qui est terrible c'est qu'elle va être jugée dans la colonie parce que tout ça va se savoir, il va y avoir des mots très violents...

ANNIE ERNAUX : C'est aussi la question du groupe.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Annie Ernaux sur La Deux

JÉRÔME COLIN : La meute qui va se mettre contre elle.

ANNIE ERNAUX : Je n'emploie pas ce terme, parce que simplement le groupe, le cœur dirais-je, le cœur qui commente les autres, elle n'a aucune expérience du groupe, du groupe de garçons et de filles en l'occurrence, les filles condamnent également, alors tout le groupe condamne à quoi ? Condamne qu'elle se fait lâcher par H, il y a une nuit et puis basta, il prend une autre fille, et elle s'accroche, elle est amoureuse, et d'autre part elle se laisser aller avec d'autres. Voilà. Donc à la fois elle est amoureuse de quelqu'un qui la jette, et deuxièmement il y a aussi ce laisser-aller, cette consolation, j'emploie le mot consolation cette fois, la consolation avec d'autres corps. Donc ce qui est jugé c'est à la fois d'être amoureuse de quelqu'un et en plus de se laisser aller, donc elle est traitée de putain.

### **Hors la bienveillance c'est un concept d'une extraordinaire mollesse !**

JÉRÔME COLIN : Avec toute cette violence, vous êtes parvenue derrière Annie à être ce qu'on appelle une femme heureuse ? Ou ce n'est pas une question qui s'est posée.

ANNIE ERNAUX : Ce n'est pas une question que je me pose.

JÉRÔME COLIN : Ça ne m'étonne pas de vous.

ANNIE ERNAUX : Non, pas du tout. Je veux dire que ce qui est important c'est qu'est-ce qu'on fait de ce qui arrive. Ce n'est pas ce qui arrive qui compte, c'est ce qu'on fait de ce qui arrive. Et de ce qui est arrivé. Alors j'ai eu beaucoup de mal à m'en sortir, c'est ce livre aussi, avec des conséquences dans mon corps...

JÉRÔME COLIN : Qui vont être terribles pendant 2 ans.

ANNIE ERNAUX : Oui, pendant 2 ans, c'est-à-dire à la fois l'absence de règles et la boulimie, ce qui fait beaucoup à la fois, et puis une mauvaise orientation parce que du coup une mauvaise orientation professionnelle, c'est d'intégrer la formation des institutrices et s'apercevoir qu'on n'est pas du tout faite pour ça, je n'étais pas du tout faite pour ça, en plus c'est une mauvaise période donc tout ça foire terriblement, j'abandonne le métier...

JÉRÔME COLIN : Mais pourquoi la question du bonheur ne se pose pas ?

ANNIE ERNAUX : Non la question du bonheur ne se pose pas. C'est la question au fond de qu'est-ce que faire de sa vie. Disons que c'est quelque chose qui a été très intégré pour moi au départ.

JÉRÔME COLIN : Mais pourquoi la question du bonheur ne vous intéresse pas alors qu'elle est partout ? Partout, aujourd'hui. On a l'impression qu'on ne cherche qu'à nous vendre ça. Du bonheur. Sans y parvenir hein.

ANNIE ERNAUX : Aujourd'hui, oui... Sans doute moi suis-je de ce temps où le bonheur... je dirais que même en 68, même s'il y a jouer sans entraves, il y a beaucoup d'autres slogans que celui-là. Il y a d'être justement, de faire quelque chose, d'être maître de sa vie et puis d'être dans l'action. Dans l'action politique. Et d'obtenir des droits. Moi très vite je vais militer au sein de mouvements comme Choisir, dirigé par Giselle Halimi, ensuite le MLAC, c'est-à-dire le Mouvement pour la libération de l'avortement, la contraception.

JÉRÔME COLIN : Donc il y a plus de sens dans la vie, dans le combat militant, dans l'obtention de droits que dans la recherche de son propre petit bonheur.

ANNIE ERNAUX : Ah, on va dire ça.

JÉRÔME COLIN : La collectivité avant soi-même.

ANNIE ERNAUX : L'époque n'est pas à l'individualisme dans ces années-là. L'époque est dans une sorte d'action collective. Également c'est de tout mettre en question aussi et chacun se sent en quelque sorte interpellé, du sens de sa vie. Et donc c'est pour ça que les femmes finalement se posent des questions. Et donc on n'est pas dans une logique du bonheur. Ou alors tenez, il y a un terme qui vient maintenant, qui est très à la mode, c'est la bienveillance. Tout le monde doit être bienveillant. La bienveillance est la qualité suprême. Hors la bienveillance c'est un concept d'une extraordinaire mollesse. Oui je veux dire bon, très bien, et en réalité ce sont des choses dures pour ceux qui les supportent. Allez un petit peu en banlieue avec votre bienveillance ! Vous allez voir ce que ça signifie. Rien ! Parlez à un chômeur de bienveillance ! Voilà je veux dire que ce sont des concepts d'endormissement.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Annie Ernaux sur La Deux

**« Je hasarde une explication : écrire c'est le dernier recours quand on a trahi ».**

JÉRÔME COLIN : Et si on devait mettre un mot au centre de notre société, selon vous ce serait lequel ?

ANNIE ERNAUX : La société actuelle ?

JÉRÔME COLIN : Autour du projet de vivre ensemble, ce serait quel mot ?

ANNIE ERNAUX : J'ai du mal avec un seul mot. C'est très difficile. Et en plus pour définir le présent, il faut toujours un petit décalage pour juger une époque. Un petit peu. Donc quand on a le nez sur les choses...

JÉRÔME COLIN : Vous voulez quoi ? Regardez bien, hop.

ANNIE ERNAUX : C'est quoi ça ?

JÉRÔME COLIN : Il y a des choses à lire.

ANNIE ERNAUX : Oui je vois. « Rire encore en pensant au moment où l'on a ri. Répéter les circonstances où a eu lieu ce qui a déclenché le rire, en rire encore plus fort parce que ce n'est déjà plus là ». Ça doit être moi qui ai écrit ça quelque part.

JÉRÔME COLIN : Rire encore plus fort parce que ce n'est déjà plus là !

ANNIE ERNAUX : Oui, voilà. Je pense que c'est dans « Journal du dehors » ...

JÉRÔME COLIN : Je crois.

ANNIE ERNAUX : Ou « La vie extérieure ». Les journaux sur le monde, effectivement. Et alors j'ai eu un doute à un moment, je me suis dit mais qui a écrit ça ?

JÉRÔME COLIN : Eh bien c'était vous Annie.

ANNIE ERNAUX : C'était moi, oui.

JÉRÔME COLIN : C'est terrible... Enfin ce passé qui disparaît, instantanément, ce présent qui disparaît instantanément...

ANNIE ERNAUX : Ce présent qui disparaît. Je crois que disons c'est devenu le plus fort pour moi dans le désir d'écrire, et dans ce que je peux écrire. C'est sûr que le temps est devenu le cœur de mon travail. Le temps.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ? Parce que c'est la seule chose qui est définitivement comptée ? Inéluctable ?

ANNIE ERNAUX : C'est la chose absolument inéluctable. Et c'est la chose qu'on perd le plus finalement. On perd son temps tout le temps. Et en réalité voilà c'est une disparition... alors il y a un mouvement aussi de disparition très fort...

maintenant... et entamé, c'est pas seulement maintenant, c'est ces quelques dernières années, c'est un mouvement inéluctable en quelque sorte, enfin j'en sais rien s'il est inéluctable mais j'ai l'impression qu'il s'est accéléré dans le 20<sup>ème</sup> siècle. Autant le temps paraissait... il y avait une profondeur du temps que les mémoires individuelles atteignaient encore facilement, les personnes âgées se souvenaient de choses, disaient ah mais oui, untel qui habitait là, et puis il y avait ça... mais maintenant c'est impossible d'avoir cette profondeur du temps en soi.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?

ANNIE ERNAUX : Ah ben si on prend Internet...

JÉRÔME COLIN : Parce que tout va vite, c'est ça ?

ANNIE ERNAUX : Oui, l'information va très vite. Et on baigne évidemment dans des informations qui sont aussi vite oubliées...

JÉRÔME COLIN : Allez, une deuxième.

ANNIE ERNAUX : C'est plus bref là. Ah, « Je hasarde une explication : écrire c'est le dernier recours quand on a trahi », et c'est une citation de Jean Genet que j'ai mise en exergue à « La Place », ça je ne vais pas l'oublier, je sais que c'est moi qui ai mis cette citation parce que c'était très important pour moi effectivement le sentiment d'une trahison de classe.

JÉRÔME COLIN : Ça c'est le truc de votre vie, vous avez trahi votre famille en quittant ce premier monde.

ANNIE ERNAUX : Oui. Mais en même temps c'est une chance. C'est ça qui est le plus...



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Annie Ernaux sur La Deux



JÉRÔME COLIN : Pourquoi l'être humain n'est pas capable d'apprécier une chance sans se sentir coupable ?

ANNIE ERNAUX : Si, il y en a qui apprécie la chance vous savez. J'ai rencontré des gens qui demandaient mais pourquoi vous écrivez ça ? Donc je sais bien que je pourrais ne pas me sentir coupable de ce passage, d'être transfuge de classe, mais en même temps c'est justement parce que je mesure la chance que je mesure l'injustice profonde de l'inégalité des conditions. C'est ça. Si je considérais ça comme une chance pure et je n'éprouve rien au fond ce serait dire ben au fond moi je méritais bien hein...

JÉRÔME COLIN : Oui, moi j'y suis arrivée, après moi les mouches.

ANNIE ERNAUX : Voilà, c'est ça. Donc en fait non c'est juste le contraire que je ressens.

JÉRÔME COLIN : C'est ça qui vous fait comprendre, ressentir l'injustice.

ANNIE ERNAUX : L'injustice du monde.

### **Les présidentielles montrent en fait le pouvoir masculin et l'hégémonie masculine de façon indiscutable en France**

JÉRÔME COLIN : Comment vous sentez venir les prochaines élections présidentielles françaises ? Déjà en tant que femme il y a une femme dans le programme, c'est Marine Le Pen. Jolie représentation...

ANNIE ERNAUX : Voilà ce n'est pas la représentation féminine que l'on aurait pu souhaiter. De toute façon il est clair que les présidentielles montrent en fait le pouvoir masculin et l'hégémonie masculine de façon indiscutable en France. C'est clair. Mais l'autre chose effectivement c'est que si je puis dire on est mal parti. On est mal parti parce qu'il me semble que si... Marine Le Pen je ne pense pas qu'elle soit élue, et je pense qu'il y aura des chances pour que ce soit le nouveau venu dirais-je.

JÉRÔME COLIN : Emmanuel Macron.

ANNIE ERNAUX : Emmanuel Macron qui est en train de dépolitiser si on peut dire, c'est une dépolitisation exactement du pays. C'est un programme qui est à cheval, qui est plutôt un programme d'inspiration libérale, qui ne l'avoue pas, qui ratisse à droite, à gauche, et donc on se demande ce qu'il pourra faire et moi la question que je me pose c'est est-ce qu'on n'aura pas d'abord Macron et ensuite Le Pen.

JÉRÔME COLIN : Vous croyez que son arrivée à long terme est inéluctable ?

ANNIE ERNAUX : A Marine Le Pen ? Dans la logique que j'observe depuis les années 80, parce qu'avant elle il y a eu son père, mais il y a eu aussi, parce que ça il ne faut pas l'oublier, si elle est là Marine Le Pen, c'est aussi parce qu'il y a eu des manques, il y a eu l'abandon des classes populaires en France, par des gouvernements successifs, dont la Gauche. Et ensuite on a attisé... alors Sarkozy c'était incroyable, on a attisé justement la haine de l'immigré, du moins la gêne de l'immigré alors qu'il y a des générations qui sont là depuis au moins 3 générations, c'est la 4<sup>ème</sup> génération quelques fois, donc il y a eu quelque chose qui est de cet ordre-là, qui évidemment avec le phénomène du djihad est devenu une grande crainte, alors on peut effectivement avoir peur mais ça n'a pas surgi dans un pays qui ne donnait pas déjà des signes d'adhésion aux thèses du Front National.

JÉRÔME COLIN : Donc vous vivez dans un pays qui a considéré depuis 40 ans salauds de pauvres, salauds d'Arabes...

ANNIE ERNAUX : Un peu ça. C'est ça.

JÉRÔME COLIN : C'est terrible hein.

ANNIE ERNAUX : Salauds de chômeurs, salauds de pauvres. Oui bien sûr que c'est ça bien entendu et donc c'est ça qui m'a fait penser que peut-être à terme, mais on n'est jamais sûr de l'avenir quand même, il peut y avoir beaucoup de... heureusement il peut y avoir tout à fait des surprises. Mais moi je voterai toujours, à ces présidentielles je voterai toujours à ce que je considère comme la Gauche, la vraie Gauche.

JÉRÔME COLIN : Jean-Luc Mélenchon.

ANNIE ERNAUX : Oui, Jean-Luc Mélenchon.

JÉRÔME COLIN : Vous étiez déjà derrière lui en 2008 si ma mémoire est bonne.

ANNIE ERNAUX : 2012.

JÉRÔME COLIN : 2012 pardon.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Annie Ernaux sur La Deux

ANNIE ERNAUX : 2008 il n'était pas encore là.

JÉRÔME COLIN : 2012. Vous étiez déjà derrière lui en 2012.

ANNIE ERNAUX : Oui.

ANNIE ERNAUX : « N'oubliez jamais qu'il suffira d'une crise politique, économique ou religieuse pour que les droits des femmes soient remis en question. Ces droits ne sont jamais acquis, vous devrez rester vigilantes votre vie durant ». Ecoutez, c'est de Simone de Beauvoir, j'avais oublié cette phrase qu'elle a prononcée et je crois que nous y sommes.

JÉRÔME COLIN : Vous croyez ? Que les droits des femmes sont sérieusement remis en question aujourd'hui.

ANNIE ERNAUX : Alors ils sont remis en question sérieusement... enfin drastiquement peut-être pas, mais que ces droits ne sont jamais acquis on en a la preuve. On en a la preuve bien sûr puisqu'en France ça date de 1975 ces droits, et que là vous avez eu avec la Manifestation pour Tous, voilà ce n'était pas seulement contre le mariage homosexuel, c'était en fait toute une vision de la femme, la famille, la société, voilà c'était un package quoi.

JÉRÔME COLIN : Quand vous dites famille et société vous faites une grimace.

ANNIE ERNAUX : Oui parce que les modèles de famille sont éclatés maintenant. Je connais effectivement des familles homosexuelles, avec des enfants, et des enfants qui sont nés à l'étranger parce que la GPA n'est pas acceptée. Alors le féminisme en France est très divisé. Comme dans beaucoup d'endroits il y a les féministes qui sont j'allais dire universalistes, blanches, qui considèrent...universalistes c'est-à-dire que voilà il n'y a qu'un féminisme, qui vaut pour toutes les femmes, hors ce n'est pas ça. Je veux dire qu'il y a beaucoup de choses qui traversent la vie d'une femme. Moi-même j'avais ressenti ça dans les années 70, je ne me reconnaissais pas dans cette espèce de féminisme qui me paraissait tout de même un petit peu bourgeois.

JÉRÔME COLIN : Oui.

### **J'ai l'impression de faillir à un devoir, plutôt que devoir**

JÉRÔME COLIN : Vous savez ce qui m'a touché dans cette rencontre ? C'est cette différence principale entre l'individu et la collectivité. Vous disiez moi mon bonheur finalement c'est une question qui ne se pose pas, ce qui m'intéresse c'est la collectivité. C'est terrible mais j'ai l'impression que ça fait une éternité que je n'ai pas rencontré quelqu'un qui m'a dit ça. C'est dramatique hein.

ANNIE ERNAUX : Sans doute oui, mais peut-être que vous ne connaissez pas, excusez-moi, mais que vous ne connaissez pas des mouvements associatifs...

JÉRÔME COLIN : Si.

ANNIE ERNAUX : Qui œuvrent tout de même. Je crois quand même, vous savez il y a par exemple c'est vrai que la France n'a pas par exemple accueilli beaucoup de réfugiés mais il y a justement des gens qui les accueillent.

JÉRÔME COLIN : Bien sûr. Les graines existent.

ANNIE ERNAUX : Voilà. C'est ça, c'est-à-dire... et là je dirais qu'elles existent plus qu'il y a 20 ans. Vraiment. Et que les choses peuvent effectivement s'additionner. Il y a eu le mouvement avec Stéphane Hessel des « Indignés », c'est un petit peu oublié parce que Stéphane Hessel est décédé, mais ces graines-là elles peuvent regermer, elles sont là en germes, elles peuvent tout à fait revenir, prospérer, s'élever.

JÉRÔME COLIN : Vous écrivez tout le temps, Annie ?

ANNIE ERNAUX : Oui. C'est-à-dire même quand je n'écris pas je pense à un livre.

JÉRÔME COLIN : C'est tout le temps.

ANNIE ERNAUX : Peut-être, oui. C'est vrai que si je n'y pense pas j'ai l'impression de vivre pour rien.

JÉRÔME COLIN : A ce point ?

ANNIE ERNAUX : Oui.

JÉRÔME COLIN : Si ce n'est pas écrit ça n'a aucune valeur.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Annie Ernaux sur La Deux

ANNIE ERNAUX : C'est-à-dire que j'ai l'impression de faillir à un devoir, plutôt que devoir... parce que je sais que devoir ça a une connotation tout de même un petit peu rigoriste et religieuse, ou morale tout au moins, ce serait plutôt, j'aime bien ce mot qui m'est venu une fois, mais le mandat. C'est comme si j'avais reçu un mandat et qu'il fallait aller jusqu'au bout. Sans préjugé de la maladie éventuelle ou de difficultés.

JÉRÔME COLIN : Un mandat ! Dites donc.

ANNIE ERNAUX : Je ne sais pas qui me l'a donné mais ce n'est certainement pas... ce mandat vient de ma propre histoire. Il n'y a pas d'intervention divine particulière.

JÉRÔME COLIN : Et vous écrivez avec plaisir ?

ANNIE ERNAUX : Non. Désolée de dire ça. Non.

JÉRÔME COLIN : Non ?

ANNIE ERNAUX : Non. Je sais bien que pour beaucoup de lecteurs d'imaginer que ça doit être formidable, qu'on doit se libérer à chaque livre de tas de choses et qu'on doit être sur un petit nuage perpétuel, et c'est tout le contraire.

JÉRÔME COLIN : Je vous remercie.

ANNIE ERNAUX : Merci à vous.

JÉRÔME COLIN : C'était un plaisir de vous parler. Merci beaucoup.

ANNIE ERNAUX : Merci.

JÉRÔME COLIN : N'oubliez pas vos chocolats.

ANNIE ERNAUX : Non, je n'oublie pas mes chocolats.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Annie Ernaux sur La Deux